

LA GAZETTE DE LA LUCARNE

La Lucarne des Écrivains

115 rue de l'Ourcq, Paris XIX^e

tél./fax 01 40 05 91 51

courriel : lalucarne@alicepro.fr

site : <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

Plus un secret a de gardiens,
plus il échappe.

J. DEVAL



15 mai 2009 – 2^e année – N° 15
Sainte-Denise

À la Sainte-Denise, caresse ta promise

1,50 €

Mordre dit Ubu et le roi est mouru !

par Jean Gabriel NORDMANN

LE THÉÂTRE fait-il encore partie de la littérature ? Un auteur de théâtre est-il encore un écrivain ?

La colère me monte devant l'utilisation, depuis quelques années, d'un nouveau terme pour désigner l'auteur de théâtre : « dramaturge ». Il a des résonances bizarres ; j'y entends *purge*, *urges*, *Panurge*, tout sauf le noble et simple métier d'écrire et le mystère qu'il y a à choisir le théâtre plutôt que la poésie, le roman, le conte, pour raconter des histoires et inventer le monde. Pourquoi ne pas se satisfaire du plus simple : auteur de théâtre. Pour éloigner le théâtre de la littérature ? Le mettre à part ? Faire du théâtre un accessoire littéraire et non une œuvre ? Le désigner comme un objet transactionnel, une proposition modulable à volonté, un jeu interactif ? Et Shakespeare dans tout ça, ou Molière, ou Pinter, ou Goldoni, ou Tchekhov ? Des dramaturges ? Au secours !

Non seulement le théâtre est une part de la littérature – même s'il se lit peu, se vend peu – mais ses créations comptent parmi les grandes fables du monde ; il a inventé des personnages

qui font partie de notre imaginaire collectif, Don Juan, Œdipe, Hamlet, Godot, Faust, Mère Courage, etc...

Le mot *dramaturge* a d'abord désigné un intermédiaire pour le metteur en scène, une pratique venue d'Allemagne et du théâtre brechtien ; il veut dire « conseiller littéraire et artistique attaché à un théâtre ». Par quelle glissade perverse, par quelle mode, par quelle frustration est-il venu se confondre avec l'auteur lui-même ? Ou n'est-ce que galimatias journalistique ? J'y vois la tentative de réduire l'écriture de théâtre à une fonction intermédiaire dont on pourrait disposer à sa guise, une manière de dire que, sans la scène, sans le metteur en scène, sans les fameux dramaturges, cette écriture n'existe pas.

Ce qui m'amène à ma deuxième colère.

Les suppléments littéraires de nos journaux, les magazines et revues littéraires ne se font (quasiment) jamais l'écho de la sortie éditoriale d'une pièce de théâtre, alors que de nombreux éditeurs, petits ou grands, s'y consacrent. On attend qu'une pièce soit montée, et comme les critiques

à lire dans ce numéro

page 2

Jean-Pierre Mesnard, *Lève-toi et marche !*

Claudine Bertrand, *La nomade*

page 3

Catherine Neykov, *Écris le suivant !*

page 4

Pierre Merle, *Et le festival de la connerie...*

Jacques Phoebé, *Épitaphe*

page 5

Sylvie Hérout, *Odeur de jasmin*

Étienne Ruhaut, *Les centaures*

Bernard Gasco, *Métisse de la rue Milton*

page 6

Bruno Testa, *Saint Renato*

page 7

Paul Desalmand, *L'heure où l'on s'abade*

Suite du *Roman par lettres*

page 8

Jean-Pierre Hilaire, *La quête* (suite)

page 9

Emmanuelle Grangé, *Rochefort-du-Gard*

Yves-R. Viala, *Pas d'ouïe*

page 10

Odile De Jaeghere, *Sur mon chemin...*

page 11

AGENDA ET EXPOSITIONS

Isabel Asunsolo, « *Revenez avec un titre* »

page 12

Yves Reynaud, *Tabac*

À LA LIBRAIRIE

(de théâtre) se préoccupent avant tout des acteurs, de la mise en scène, de l'évènement mondain, on ne parle donc jamais de l'écriture d'une pièce, de sa langue, de sa fable, bref de sa
(Lire la suite en p. 5.)

Lève-toi et marche !

par Jean-Pierre MESNARD

COMME ON AVAIT FRAPPÉ, j'avais ouvert. C'était la France qui faisait du porte à porte en quémendant des enfants pour ses guerres.

La France ! La France ! répétait-elle en s'appliquant à bien faire vibrer sa voix de trémolos déchirants.

La France !

Elle parlait bien d'elle, la France.

Des paroles sucrées, des mots dé-goulinant du miel de ses abeilles de ses ruches de ses régions de ses campagnes à elle. La France !

Elle me priait, me suppliait de lui donner un enfant en me tendant sa vieille main ridée de traditions séculaires et de vertus éternelles. Elle n'exigeait pas, elle implorait avec une conviction qui forçait l'obéissance. Elle ne demandait pas grand-chose : un enfant, juste un enfant pour la sauver. Elle.

La France !

De mes trois fils, je lui donnai celui qui n'a qu'une jambe. Un bon gars quand même. Grand, fort, beau, à sa manière. Les traits fins, le regard franc, le sourire honnête. Et intelligent avec ça, à sa manière. Mais il n'avait qu'une jambe, il était né comme ça et ça ne lui manquait pas, il était habitué et même très habile ; il fallait le voir sautiller de-ci de-là, essayer de rendre service.

Si elle fut déçue, la France, elle ne le montra pas. Elle lui ouvrit tout grands ses bras, et tous deux s'en allèrent laver des affronts. Au bout du chemin, juste avant de disparaître à notre vue, mon fils nous adressa un dernier petit signe et, pivotant sur sa jambe, il s'en fut à grand pas, heureux d'aller se rendre inutile ailleurs...

Par quel miracle nous revint-il vivant et tout endimanché de gloire, débordant de médailles et debout sur ses deux jambes !

De fins stratèges, soucieux d'opposer à l'ennemi la tactique du plus grand nombre à tuer, l'avaient planté dans la

boue parmi la multitude. Au signal de la charge, puis de la retraite et enfin de la débâcle, quand la fumée s'était dissipée, il s'était retrouvé seul, dés-emparé, comme un épouvantail déguenillé, avec son fusil trop grand pour lui, qu'il tenait à l'envers. Des brancardiers serviables l'avaient recueilli et confié aux médecins militaires qui, se méprenant sur la nature de son unijambisme et soucieux de se faire pardonner les dommages de la guerre, l'avaient équipé d'une jambe artificielle, modèle dernier cri en matériaux inaltérables, avec articulations en acier inox autolubrifiées. On l'avait ensuite renvoyé chez lui dans un train d'éclopés avec, en poche, une lettre de gratitude, et l'assurance d'une pension perpétuelle en guise de dé-dommagement.

La guerre serait un bienfait
si elle ne tuait que
les professionnels.

Boris VIAN

C'est ainsi qu'il nous revint, encore plus entier, encore plus beau, en héros.

Jaloux, envieux, ses frères me laissèrent le soin des effusions et coururent s'engager sur-le-champ. On ne les revit jamais, fauchés qu'ils furent sans doute, en plein élan, en tentant de se rendre intéressants. Il ne nous reste d'eux qu'une photo, fiers dans leur bel uniforme, les médailles, qu'on a collées sur le cadre, et la pension qu'on reçoit tous les mois.

Maintenant nous vivons tous les deux de nos rentes. Tous les ans, pour l'anniversaire de l'Armistice, mon fils envoie une carte à sa mère, la France, pour lui présenter ses vœux, mais elle ne répond jamais.



La nomade

À Esther, sœur béninoise

Femme de la désirance
tout feu tout flamme
aux mains de paysage
mûrissent en elle
des cantiques et des chants
qui raniment le vivant

Si le ciel « bougonne » de gros nuages
elle ricane à qui mieux mieux
marche par les sentiers
sur la route des Esclaves
jusqu'à la source
et son souffle y puisera
sa dose d'ivresse

Toute à ses racines
femme enrobée de soleil
jamais rassasiée
elle boit le trop plein de vie
pieds et mains
gorgés de sang
elle dépose des utopies
pour une grande traversée

Le dieu python caresse
hanche épaule
l'envoûte mieux que quiconque
femme de l'Amourachure
tu renouvelles les souches
avec pour vertiges
une langue qui bourgeoine

Claudine BERTRAND *

* Poète née à Montréal, elle a publié une vingtaine d'ouvrages poétiques et de livres d'artiste au Québec ou à l'étranger.

« ÉCRIVEZ LE SUIVANT ! » C'est ce que vous ont dit tous les éditeurs qui vous ont reçu pour de fugaces entretiens. Un conseil optimiste, qui vous renvoie gentiment à votre manie et qui est systématiquement assorti du don gratuit d'un livre invendu. Un usage informel de la profession : on vous indemnise, pour le déplacement et le temps perdu, par l'offrande d'un ouvrage sans intérêt, que vous n'avez pas choisi, et qui finira, avec remord, dans la poubelle.

Pendant ce temps, vos proches, les vrais, ceux qui vous aiment et souffrent avec vous des rebuffades que vous essayez, ne rêvent plus que d'une chose : être débarrassés au plus vite de cet encombrant bouquin, cause de vos chagrins et sautes d'humeur, et pour lequel vous les délaissiez. Leur avis est unanime : l'important, c'est de publier, n'est-ce pas ? Alors, publie-le ! N'importe où, au plus vite, à n'importe quel prix, mais qu'on en finisse ! Les Éditions du Bout du monde, inconnues sur Fnac.com et qui diffusent « par le bouche à oreille » dans un rayon de cinquante kilomètres, rallient l'unanimité de leurs suffrages. Mieux vaut, affirment-ils, un petit qui se décarcasse qu'un gros qui s'en fout ! Et ils regrettent en catimini que vous refusiez d'envisager le compte d'auteur.

Vos proches, il faut les comprendre : ils en ont déjà pas mal bavé. Silence les enfants, Maman écrit ! Plus tard, le vélo, demain, la piscine... Encore un quart d'heure... Et arrêtez-moi cette musique, s'il vous plaît !

Pas de télé à la campagne, Maman ne comprend rien au foot. Elle part avec ses livres et son ordinateur, et quand elle n'écrit pas, un rien l'occupe : elle rêve éveillée devant le bol de son petit-déjeuner, elle gratouille les mauvaises herbes, taille ses rosiers... Et c'est juste au moment de partir en promenade que l'inspiration arrive. Il faut qu'elle note... Les enfants ont des doutes sur l'inspiration. Ils se gardent de répondre

Écris le suivant !

par Catherine NEYKOV

avec Flaubert qu'elle consiste à « s'asseoir à sa table de travail tous les jours à la même heure », parce que Maman s'y assied déjà suffisamment : matin, après-midi et soir. Ce qui ne l'empêche pas d'arrêter la voiture en urgence au premier feu rouge venu, fût-il vert, pour noter une idée qu'il ne faut pas perdre.

Les repas sont sacrifiés. Le dîner est en retard, mais soudain, voilà Maman, le regard fiévreux, qui s'interrompt, marmonne quelque chose, abandonne les légumes ou la viande sur le feu, et court à son petit carnet gribouiller des trucs illisibles. On se demande, d'ailleurs, si elle les relit... On mange toujours la même chose. Le rôti de porc petits pois, ras le bol ! Quand Maman écrit, c'est la dictature, l'austérité au pouvoir, un devoir de vacances qui n'en finit pas. Et maintenant elle cherche un éditeur...

Maman se fait rembarrier au téléphone de façon humiliante. On la prend de haut, on ne lui passe jamais la bonne personne, on lui raccroche au nez. Elle attend le courrier, elle s'exaspère parce que les délais ne sont pas tenus. On voudrait croire que c'est elle qui manque de patience mais, effectivement, les deux mois annoncés deviennent trois, puis quatre, puis six, voire un an et plus. Et quand le courrier arrive, c'est la crise. Trois mois pour accoucher d'un formulaire de refus, ambigu à souhait... Et la voilà qui jure, qui pleure, qui s'autocritique. Elle décroche de la conversation, néglige de dire bonjour aux voisins, perd l'appétit, maigrit sans faire de régime et exhale sa bile en formules indignes d'elle, pleines de fiel et de rancœurs. « Putain de petits connards de merde ! Ces fumiers n'ont même pas lu ! » On aimerait

croire qu'elle exagère, qu'on va pouvoir la ramener à une vision plus nuancée et optimiste des choses. Mais comment admettre qu'un manuscrit expédié le mardi ait pu être refusé le jeudi « après avoir été étudié avec intérêt par le Comité de lecture » ?

Comparé à la recherche d'un éditeur, le temps où Maman écrivait, c'était le paradis. La maison baignait dans un silence studieux. Elle émergeait apaisée de ses séances d'écriture, indulgente pour les petites bêtises commises en son absence. Elle se sentait coupable, elle débordait d'attentions et de bonne volonté. Quand elle avait écrit, elle était facile à vivre, prête à se mettre en quatre pour faire plaisir. On pouvait lui réclamer des trucs qui font grossir, des crêpes, du gâteau au chocolat... Elle relativisait les mauvaises notes, elle était d'accord pour tous les restos, tous les Macdos, toutes les ballades, même le jardin d'acclimatation qui coûte cher. On pouvait allumer la télé...

Non, depuis que vous cherchez un éditeur, ils ne rêvent plus que d'une chose, vos proches : que vous vous remettiez à écrire. Écris le suivant, Maman, va de l'avant, tourne la page. Celui-là, tu pourras toujours le représenter plus tard. Écris-en un autre !



Et le festival de Laconnerie, alors ?

par Pierre MERLE

LACONNERIE ? Drôle de nom ! Et où est-ce, d'abord ?... D'accord, les Français ne connaissent pas leur géographie, mais là, ça n'a pas d'importance, puisque le festival de Laconnerie, ça vous sautera peut-être aux yeux pourvu que vous l'écriviez en deux mots, c'est – contrairement à celui de Cannes qui vient de commencer – partout et tout le temps. Et là, croyez-moi, ça se bouscule sérieusement au portillon pour les Palme d'or, Prix de la mise en scène, Prix spécial du jury, Prix d'interprétation et tout le toutim ! Côté Prix spécial du jury, genre de truc à part par excellence, pas de problème, les jeux sont pratiquement faits. En effet, l'idée géniale de la HALDE, consistant à vouloir boycotter Ronsard en le virant des programmes scolaires sous prétexte que *Mignonne, allons voir si la rose...* serait « discriminant » vis-à-vis de ce qu'on n'appelle plus, désormais, que les personnes du troisième, quatrième, voire cinquième âge (il faut avoir foi en l'avenir, même à cent ans), est, si je puis dire, en tête du peloton de tête ! Passons sur les prétendants aux Prix d'interprétation, masculine et féminine, on n'a vraiment pas la place ici !... Le Prix de la mise en scène, selon le dernier buzz (c'est comme ça qu'il faut dire) devrait logiquement revenir à Métrobus, la régie publicitaire de la RATP, qui, au nom de la loi Evin, a refusé de placarder les affiches du film *Coco avant Chanel* dans les couloirs du métro sous prétexte que la vedette du film y exhibe fièrement une cigarette (simple symbole d'émancipation féminine dans les années 1920). Il faut dire, et chacun le sait bien, que notre métro est parfaitement sain, clean, et écrémé des nuisances et turpitudes fumaillonnes de toutes sortes (voyez du côté des stations Les Halles, Stalingrad, Barbès et quelques autres), et qu'on ne saurait courir le risque de rompre cette sérénité par l'intru-

sion de quelque affiche à l'influence possiblement pernicieuse, voire maléfique. La mythique Palme d'or ? Décernée, elle aussi, à la RATP qui, soutenue par la SNCF, a également jugé indispensable (on reste dans le cinéma, comme à Cannes...) de censurer la pipe de Tati sur les affiches de l'exposition que la Cinémathèque consacre au Grand Jacques ! Beau palmarès, non ?

Pour conclure, je vais vous dire : moi, grand « tintinophile » devant l'Éternel, je commence à trembler dur pour le capitaine Haddock. Quoi ! on a bien remplacé, voici quelques années, le mégot de Lucky Luke par un stupide brin d'herbe folle ! Pour notre bien et celui de nos enfants, on n'en doute pas, mais surtout parce que notre société est devenue tellement abrutie qu'elle est incapable de penser autrement qu'en termes de pub !... Vous montrez une cigarette ? Au secours, vous faites de la pub pour le tabac ! Un verre de whisky ? Hurlamment des pleureuses réunies, vous faites de la pub pour l'alcool !... Je me demande encore comment j'ai pu, moi qui, dans mon enfance, ai nourri tant de sympathie pour le capitaine Haddock, faire une carrière de non-buveur/non-fumeur ! Me vient cependant une sourde inquiétude : ma collection d'albums de Tintin étant déjà ancienne, il faut, toute affaire cessante, que je me précipite chez Armel, histoire de voir si, dans les dernières réimpressions, Haddock ne se serait pas mis comme par enchantement au lait pasteurisé demi-écrémé ! Et si, par la même occasion, sa bouffarde légendaire n'aurait pas fait place à une de ces bonnes barres chocolatées des familles, à fabriquer des obèses à la tonne... Vous savez, une de celles qu'on nous sert vingt fois par soir dans les tunnels publicitaires des chaînes privées, avec en

même temps, au bas de l'écran, le petit déroulant hypocrite nous invitant à nous bouger le cul et à manger des fruits !

« Comme vous y allez, mon cher ! Vous voilà en plein délire ! » dites-vous ? Hmmm ! Ayez foi en l'avenir, viens-je de vous dire, moi ! Car si ce n'est pas déjà fait, eh bien, n'ayez crainte, c'est pour demain. On tient le bon bout !



Épitaphe

que certains taxeront
(à tort) de réactionnaire

En mai si longtemps des cerises
s'en vint finir au Père-Lachaise
en haut à droite loin de l'église
Jean-Baptiste Antoine Clément

Il bricolait rue de Turenne
mais après ces événements
il dut s'en aller à Cayenne
purger sa peine comme un enfant

À peine fut-il à Cayenne
qu'il regretta amèrement
sa varlope et sa maison pleine
d'amours d'amis et sa maman

Ne suivez pas la trace vaine
de Jean-Baptiste Antoine Clément
qui repose au cimetière de Seine
là-haut à Ménilmontant.

Jacques PHOEBÉ

Odeur de jasmin

par Sylvie HÉROUT

LE VENT DE SUD ébouriffe les feuilles sur les arbres, et sur les plantes grim-pantes qui, jour après jour, édifient en silence la tonnelle, en assaillent avec assiduité les traverses de fer forgé. Parmi elles le jasmin, vigoureux, entreprenant – vert tendre et touffes blanches entrelacés – rampe à deux mètres de haut, sous ma fenêtre, dans cette chambre inconnue où la haute armoire de chêne et la table en bois ciré sur laquelle j'écris me font me sentir chez moi.

Jasmin, un mot d'enfance resté jusqu'à ce jour sans corps. Juste une image enfouie, sans autre réalité que sa consonance singulière, une brillance dans les yeux de ceux qui le prononcent, une odeur de savonnette.

L'arbuste, je ne l'avais jamais vu.

Les racines de mon jasmin à moi sont citadines.

Un jasmin flanqué de deux nombres, 67 et 09. Jasmin 67 09. JAS 67 09. Je crois, sans être tout à fait sûre... Mais si, tout de même. Après avoir essayé 69 07, 76 09..., après avoir tourné longtemps autour, effrayée de mon incertitude, après avoir risqué à voix haute et pressée d'autres combinaisons, cherchant le salut dans le rappel du réflexe ancien plutôt que dans la mémoire volontaire, 67 09, seul, a sonné juste.

Les centaures

par Étienne RUHAUD

ÉTRANGES créatures, grandes comme des poneys, mi-hommes, mi-éléphants.

Une énorme tête glabre plante leur tronc musculeux, muni de puissants bras. Pourvus d'une trompe obscène, tel un sexe au milieu du visage, ils jouissent d'un odorat développé. Leurs grands yeux verts transpercent les ténèbres, et ils échappent facilement aux

Pendant treize ans d'enfance, ce fut mon numéro de téléphone. Dire que j'ai cru l'avoir perdu ! À qui l'aurais-je demandé ? Qui pour s'en souvenir encore ? Ma sœur peut-être, une ancienne amie sans doute... Personne d'autre, maintenant que ma mère est morte. Pour la première fois, j'éprouve le désarroi de ceux trop âgés, en manque de contemporains, possibles témoins de la réalité de leur existence. Perte d'identité, dilution de tous les ancrages.

Il me devient urgent de partir en quête d'autres traces, de repêcher d'autres survivances. Babylone 23 00, Plaine 10 93..., ceux-là, intimes, tant de fois composés, reviennent sans effort. Sinon, le néant.

Même ceux que la gifle du père aurait dû graver en lettres de larmes se dérobent. Pourtant, je les croyais là pour toujours...

À force d'obstination, Trocadéro, Étoile, Kléber, Molitor, Auteuil, Passy, se hissent jusqu'à ma plume, nus. Ils nomment les frontières de l'étroit territoire qui me liait aux autres. Assurément court comme accès au monde. Pas étonnant que, si longtemps, le jasmin de feuilles et de fleurs me soit resté étranger.

fauves de la nuit. L'hiver les couvre de poils roux.

On les croise parfois en ville. Les gens les nourrissent de luzerne, de fruits. Nonchalants, les centaures se laissent caresser puis regagnent la forêt.

Ils parlent avec les mains, et par grognements. À la saison des amours, les rugissements du mâle déchirent l'espace. La femelle appelle ses petits avec un singulier miaulement, très doux.

(Suite de la première page.)

qualité littéraire, comme on le fait par ailleurs et abondamment pour les romans, la science-fiction, le polar, la poésie, les albums pour enfant... !

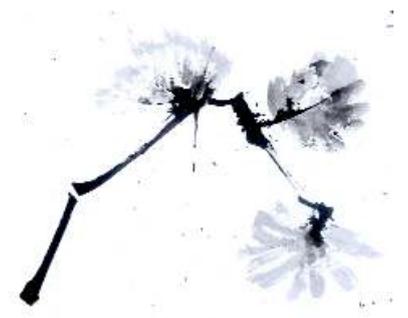
Le théâtre est un continent qui a petit à petit perdu ses géographes.

Je finirai par une boutade, mais qui en dit long. Parfois on me demande « Mais à part tes pièces, tu n'as jamais eu envie d'écrire un roman ? »

Et Molière, et Shakespeare, et Sophocle, à part leurs pièces ? Rien ? Les pauvres.

J.-G. NORDMANN *

* Dernière parution : *Et vous comment vous faites ?* aux éditions La Fontaine.



Métisse de la rue Milton

Liane de réglisse,
Tu marches.

Sur tes pleins, tes déliés,
Je dessine à mains nues
Des caresses de vent.

Mes orages de poings
Se ferment sur un rêve.

Entre mes doigts,
Coule le dur désir de toi.

Un cordon sur le ventre,
Tu danses.

Le soleil noie de feu
Le café de ta soie.

Bernard GASCO

Saint Renato

par Bruno TESTA

UNE FOIS n'est pas coutume, rendons visite à sainte Rita, l'avocate des causes désespérées qui tient sa permanence face au Moulin-Rouge, à deux pas du sex-shop de la Place Blanche. Qui sait, peut-être de là naîtra la lumière, ma journée prendra-t-elle un sens, deviendrai-je un nouveau saint !

Traversons lestement le boulevard de Clichy, évitons les camions, les voitures, les flashes des touristes ! Regardons avec humilité le portrait de la sainte en vitrine, l'épine plantée dans son front ! Oublions Pigalle, ses strip-teases froids, concentrons-nous sur le peep-show de la foi !

À gauche, la petite chapelle aux vitraux colorés, aux petites lampes rouges qui clignotent. À droite, la petite boutique qui vend les bougies, les images pieuses, les prières, les biographies de la sainte.

Subtilisons pieusement un ouvrage, avant d'aller nous poser sur un banc, au milieu du boulevard.

Ouvrons le livre du père Vero, avec précaution, avec dévotion.

Lisons maintenant !

* *
*

Rita est née en Ombrie, au cœur de l'Italie centrale, patrie de saint Benoît, de sainte Scholastique, de saint François d'Assise, d'Angèle de Foligno, de Marguerite de Cortone, de...

« On dénombre pas moins de 20 000 saints en Ombrie », souligne admiratif le père Vero.

« Pour zéro à Pigalle », rajoute le lecteur soudain pensif.

Née en 1381, Rita est morte en 1457. D'emblée, on compte les années. On se dit qu'elle a vécu longtemps pour l'époque. Il est vrai qu'elle menait une vie plutôt rangée. Ses seuls excès ? Le fouet et le jeûne. Que des plaisirs sains en somme !

Encore bébé, Rita se signale par des prodiges. Alors qu'elle est dans son ber-

ceau, cinq abeilles entrent dans sa bouche et en ressortent en présence de ses parents. Commentaire du père Vero : « Elle sera travailleuse et féconde comme une abeille. De son âme jaillira une grande douceur comme le miel. »

Comme cela est bien dit ! On sent son âme se ressourcer tout à coup sur le banc ! Butiner à l'air libre, au milieu des pigeons ! Une envie d'ascèse, de ne plus être bedonnant à hauteur de trottoir ! D'être un saint ! Saint Renato ! Décharné à force de sévices, de ne plus flemmarder au lit, de ne plus manger de rognons...

Mais une inquiétude soudain surgit... Des pigeons gras peuvent-ils remplacer des abeilles ? Et puis comment rester chaste à côté de toutes ces boutiques du vice ? Oui, je sais, Rita y arrivait bien. Mais elle vivait en Ombrie, pas à Pigalle !

Enfin, je veux bien essayer. Commencer par ne plus regarder les culottes trouées, les guêpières de cuir, les talons hauts, les strings en vitrine !

Mais cela ne suffit pas, je le sais. Il faut aussi savoir faire œuvre de pénitence, d'obéissance surtout. Comme Rita !

Sur les ordres de la mère supérieure, sœur Rita plante un bâton en terre, l'arrose tout au long de l'année... Et là, le miracle se produit !

« L'eau, l'obéissance et l'aide divine opèrent l'inattendu, nous dit le père Vero. Le bâton s'attendrit ; il pousse des bourgeons et des feuilles, et de belles grappes apparaissent qui offrent un vin délectable... »

Que pourrais-je bien planter boulevard de Clichy ? Des godemichets pour qu'ils se transforment en ceps

de vigne ? Des arbres à capotes pour les touristes pressés ?

Mais tout cela n'est rien, encore. Le plus dur ? Accéder à la passion du Christ !

Rita supplie le Seigneur : « Jésus, donne-moi une de tes peines. » Et Jésus lui plante une de ses épines dans le front.

« À partir de ce moment, explique le père Vero, le front de Rita porte une blessure profonde qui la fait atrocement souffrir. »

Ici, à la lecture, on ne peut s'empêcher d'avoir un doute. Pourquoi une épine pour une peine ? S'agit-il d'une coquille ? D'une mauvaise interprétation du Christ ? Jésus comprenait-il l'italien ? Oui, non ? En tout cas, il convient de rester prudent... évitons peut-être de réclamer une épine à Pigalle...

Mais alors, où vais-je les prendre, mes stigmates ? Avec les putes ? Une chaude-pisse si je baise sans capote ? Une hépatite si je bois sans soif ? Et mes actions charitables ? Donner plus souvent aux mendiants qui mendient, sourire aux gens qui chantent dans le métro ? Engraisser un SDF pour Noël ?

Enfin, essayons ! Prions !

Mystique de l'Épine, sauvez-moi des mystiques de la Pine qui arpentent Pigalle !

Sainte Rita, avocate des causes urgentes, faites que je devienne saint Renato ! Que je me lève plus tôt le matin ! Que je repousse le monde mondain, le Moulin-Rouge, les croisants au beurre !

Sainte Rita, avocate des causes désespérées, faites que je devienne chien fidèle de la foi ! Qu'une tique s'insinue sous ma peau ! Que je refuse de l'enlever pour ne pas faire de mal à

un frère insecte innocent ! Qu'on me surnomme le mystique de la Tique !

Qu'à ma mort une douce lumière inonde les sex-shops du boulevard !

Qu'une odeur de rose se répande !

Qu'on retrouve un siècle plus tard mon corps miraculeusement conservé avec sa Tique !

Qu'on vienne prier dans mon sanctuaire à Pigalle !

Que des touristes du monde entier prennent des photos (sans flash svp) !

Sainte Rita, si ce n'est pas trop vous demander, serait-il possible de recevoir par avance des arrhes sur les photos qui seront prises ?

Roman par lettres

(à compléter par le lecteur)

LE ROMAN « complété par le lecteur » comprend déjà trois lettres : de l'amant au mari, de la maîtresse à l'amant, du mari à l'amant. (Pour les détails, se reporter aux numéros précédents.) Ici une lettre de transition, de l'amant, Gérard, au mari d'Angéline, Alain. Pour la suivante, on pourrait imaginer que Marie-Christine, femme de Gérard, écrit à Alain et lui avoue être l'auteur de la première lettre. Elle pourrait, au passage, prendre la défense des femmes rondes...



L'heure où l'on s'abade

par Paul DESALMAND *

TOUS LES MATINS, je me lève tôt, après quoi je traîne au lit durant une période qui peut durer dix minutes ou cinq heures. Une question se pose qui me paraît être d'ordre philosophique : pourquoi est-ce que je me lève à telle heure plutôt qu'à telle autre ? Ainsi, ce matin, je me suis réveillé à 5 heures et je me suis extirpé du lit à 8 h 10. Et non à 8 h 17 ou 11 heures.

L'heure du réveil ne semble pas être du ressort de la volonté puisqu'elle a été liée à un besoin pressant d'aller pisser ma goutte, après quoi je suis revenu entre mes draps. Mais l'heure du vrai lever, après quoi commence la journée d'activité ?

Il m'arrive, pour me décider à m'abader (mot savoyard), que j'évoque comme appât le petit-déjeuner pris à la cuisine ou dans un café proche. Ce matin, la volonté de mettre cette interrogation par écrit paraît avoir été l'élément déterminant. La question reste cependant entière. Pourquoi 8 h 10 et non 8 h 17 ?

J'ai l'impression qu'une personne souhaitant s'adonner à la philosophie pourrait s'arrêter sur cette question justement durant cette période de latence qui se situe entre le moment où l'on sort du sommeil et celui où l'on sort du lit.

Le philosophe rigoureux devrait d'ailleurs commencer par une question plus fondamentale : pourquoi est-ce que je sors du lit ? Pourquoi est-ce que je n'y reste pas ?

Sartre a plus ou moins répondu avec son idée d'une analyse régressive qui, d'étape en étape, conduit à un choix fondamental, choix non effectué en toute conscience (du moins une conscience réflexive) mais libre. Je me lève, par exemple, parce que je dois me rendre au travail ; je me rends au travail parce que j'ai choisi de m'intégrer dans la société ; j'ai choisi de m'intégrer de telle façon dans telle société parce que... parce que j'ai choisi de *vivre*. Et donc de ne pas me suicider.

Mais pourquoi à telle heure ? Et pourquoi, ce matin, n'ai-je pas fait ma promenade habituelle qui commence par l'achat d'une viennoise au chocolat auprès d'Annetta, la plus gentille boulangère de la butte Montmartre (je parle en connaissance de cause, je les ai toutes testées, je parle des boulangeries) ? C'est au crépuscule que s'envole l'oiseau de Minerve, disait Hegel. La philosophie est peut-être fille de l'aube.

* Dernier ouvrage paru : *Les Fils d'Ariane* aux éditions Arcadia.

4

Montmartre,
le 15 avril 2009

Cher Alain,

J'ai reçu la lettre de ta femme, à laquelle je n'ai rien compris. Cela ne m'a pas inquiété puisqu'elle est un peu dérangée, tu le sais comme moi, gentiment dérangée mais dérangée. Maintenant, je reçois de toi une lettre qui fait, elle aussi, allusion à une lettre que je t'aurais écrite. Mais je n'ai pas écrit de lettre !!!!! Quel est cet imbroglio ? Réponds-moi vite. Nous n'allons pas nous fâcher pour une histoire de donzelle. Vite un mot, plutôt qu'un coup de fil, ou un courriel si tu préfères.

Gérard



Sans la femme,
l'homme
n'aurait pas de sens.

Albert WILLEMETZ

RÉSUMÉ : Dans les années 60, Joseph et Louis, deux jeunes collégiens en vacances d'été en Auvergne, ont entrepris, à l'insu de leurs parents, de se rendre au pied des ruines du château médiéval de Rochefort dominant les gorges de l'Allier, à la recherche d'un hypothétique souterrain qui excite leur curiosité... Les voici à pied d'œuvre.

– Tout ça c'est bien joli ! dit Louis avec son accent pointu de titi parisien style faubourg que Joseph fasciné voudrait bien imiter. Mais tu as une idée, toi, de l'endroit où on va trouver ce foutu souterrain de mes deux ?

– Écoute ! dit Joseph avec son intonation chantante qui fleure bon le Midi et ses cigales. J'ai repéré deux ou trois cavités là en dessous qu'on pourrait essayer, mine de rien. *Wait and see*, comme on dit Outre-manche.

– T'en as de bonnes. Tu as vu où ils sont tes trous ? Si on se casse la gueule, on finit droit à la baille, et à ramasser à la petite cuillère en prime. Tu as pensé à nos amis les reptiles aussi ?

– Arrête ton char, on a de quoi les occire et puis, si on y arrive pas, on remonte. Tu la fous mal comme pillier de château. Tu te rends compte, si on trouvait un coffre plein de pièces ? On les planquerait quelque part jusqu'à ce qu'on soit majeurs, ensuite on les vendrait, et à nous la vie de château. C'est le cas de le dire. Et les nanas, tu m'as compris.

– Ouais, ou on serait dénoncés par l'acheteur, et on se retrouverait en taule. D'ailleurs, un conseil : pas un mot aux greluches, on peut pas leur faire confiance pour la boucler.

– Toi, tu lis trop de San Antonio et de Paul Kenny.

– Parce que Monsieur ne lit que du Flaubert ?

– Je te l'accorde, je lis San A. itou et j'en suis fier comme bar-tabac, comme dirait Béru. Sois tranquille, c'est motus et bouche cousue. On va pas se dégonfler au pied du mur, non ?

– Bon ça va, ni une, ni deux, on continue.

La quête (suite et fin)

par Jean-Pierre HILAIRE

Voilà nos deux complices descendus à grand-peine à travers ronces devant un trou caché par des genêts.

– Si on fumait une tige ? propose Louis en nage, visiblement éprouvé par la descente.

– T'es nase ou quoi ? Tu veux mettre le feu aux broussailles ? Aide-moi plutôt à écarter ces genêts et allons jeter un coup d'œil là-dedans.

À plat ventre, une bougie allumée à la main, ils pénètrent dans un boyau qui s'élargit, permettant bientôt de se tenir presque debout. La faible lueur des bougies éclaire des parois rocheuses lisses. Le sol est très irrégulier et glissant, les obligeant à avancer à petits pas.

– On va aller loin comme ça, tu crois ? fait Louis un rien circonspect.

– Tant que les bougies ne s'éteignent pas, on risque rien, il y a encore de l'air.

– T'es rassurant, ça fait peur. Si on est coincés dans ce trou à rats, personne ne viendra nous chercher, on mourra à petit feu.

– Pas de panique, dit Joseph moins sûr de lui qu'il en a l'air.

Soudain Louis pousse un cri d'effroi.

– Là, regarde, des ossements !

Joseph éclate alors d'un rire tonitruant.

– Ouais mais celui-là, m'est avis qu'il bêlait. Tu vois pas que c'est une carcasse de mouton ? Il sera entré et n'a pas réussi à ressortir. Sont pas trop douées, ces bestioles-là.

– Ça descend raide, tu crois qu'on va passer sous l'Allier ?

– *Beleuou bé*, comme dit mon grand-père. J'ai ouï dire que le souterrain débouchait à Saint-Christophe, si toutefois il n'est pas éboulé à un endroit quelconque. Ce serait la tuile.

– Mate un peu, ça devient de plus en plus étroit : on va être bloqués. Je vais pas plus loin, je les ai à zéro.

Et joignant l'action à la parole, Louis fait demi-tour, certes pas au pas de course car le terrain ne s'y prête guère, mais aussi vite qu'il le peut, tête baissée pour ne pas s'assommer. Joseph essaie de courir pour le rattraper, mais il trébuche sur un bout de rocher et chute lourdement. Il hurle de douleur :

– Merde, je me suis pété la cheville. Je vais crever dans le noir !

– Espère un peu, mon pote, c'est peut-être pas grave, je vais te sortir de là, dit Louis un tantinet bravache.

– Qu'est-ce que je vais bien pouvoir raconter à mes vieux ? murmure Joseph sur un ton geignard.

– On est pas obligés de dire toute la vérité. Disons qu'on est allés faire une balade, et tu t'es cassé la margoulette.

Avec l'aide de son compère, Joseph, le fier-à-bras, sort péniblement du boyau. Malgré la douleur, il parvient à rentrer chez lui en s'appuyant sur l'épaule de Louis. Chemin faisant, il confie à son camarade un bien précieux, une boîte de Players acquise chez le buraliste avec l'argent chouravé à sa mère, car il ne faudrait pas qu'elle tombe dans les mains des parents. Ils pourraient poser des questions embarrassantes. À quinze ans, en ce temps-là, on n'était pas censé fumer.

Justement le comité d'accueil est là. Ses membres ont la mine sombre des mauvais jours. C'est peu de dire qu'ils n'apprécient guère le retour tardif des « héros ». Ces gamins de quinze ans se voient signifier privation de sortie le soir jusqu'à nouvel ordre et interdiction formelle de retourner au château. Ce dernier gardera donc encore son mystère et peut-être son trésor pour les générations futures. L'orifice du mystérieux souterrain a disparu sous une épaisse

végétation que les moutons n'éclaircissent plus. Les quelques rares personnes aguerries qui ont leur toit ici et ne craignent pas les rigueurs de l'hiver disparaissent les unes après les autres. Peut-être les petits-enfants de Louis et de Joseph reprendront-ils

un jour le flambeau et continueront-ils la quête de cet improbable Graal. À moins que Joseph et Louis, à l'automne de leur vie, ayant gardé leur âme d'enfant, ne reprennent, pelle et pioche sur l'épaule, la poursuite de cette chimère.



Rochefort-du-Gard

par Emmanuelle GRANGÉ

NOUS RESTONS parfois englués dans les quiproquos.

La paille du chapeau protège la nuque du soleil provençal, le regard se lance sans frémir des sourcils vers la forêt, la fourmi grimpe sur l'orteil. Pendant combien de temps ai-je attendu l'atterrissage du papillon sur ma main, un doigt glissé en marquage sur la ligne « les remparts de Coatliguen montaient au-dessus de la lande » ? Le muscle cardiaque se serre lors de l'évasion, les chênes verts cachent la dune face à l'océan. D'un revers précis, la fourmi est écrasée, le papillon envolé, les vagues enfin assourdissantes.

Vous opinez des pieds mouillés, vous tenez haut le drap de bain et m'en enveloppez au sortir de l'écume. Vous trouvez le geste ample et adroit, vous prenez à vous les grains de sable collés à ma peau. La serviette prétend au cerf-volant, votre chemise est trempée.

Pendant combien de temps ai-je oublié le vacarme des cigales, les odeurs de la garrigue étouffées par la canicule ? Le temps d'un réceptacle océanien où vous fermez les yeux à l'approche de ma bouche.

La relecture du livre m'isole de toute l'agitation apparemment festive. Des cris d'enfants perturbent la torpeur

du mas, petites jambes brunes tricoiteuses dans la cour de la maison voisine aux volets vert céladon, les cailloux piétinés balancent une odeur de poussière. Tout s'habille de crème. Il faut attendre le glaçon dans le rosé des adultes pour entendre les pages feuilletées des devoirs de vacances, l'entrechoc des boules de pétanque lancées par les adolescents.

La porte en bois, le muret de grosses pierres m'enferment ombragée là où quelques roses trémières bourdonnent d'insectes. Le pouilly fumé que vous m'avez envoyé résiste à l'air chaud dans son cylindre de terre rouge. Le verre de Bohême est fin aux lèvres.

Vous approchez un fauteuil du mien, vous sentez la sauge que vous froissez dans vos mains, mes cheveux s'en souviennent.

Je vous fais aller et venir, à notre guise, là votre présence enserre la mienne sans plus d'accouder, là vos lunettes fixent les dernières pages d'une nouvelle de Schnitzler.

Je vois vos cuisses dures sous la toile du pantalon, vous crevez le nuage de poussière, mes pieds sont blancs après votre frôlement, vous traversez le muret, vous laissez une ligne dans la surchauffe du ciel.

Fera-t-il orage demain ?



Pas d'ouïe

par Yves-R. VIALA

Il était une fois un ouistiti qui avait de l'ouïe.

De l'ouïe.
De l'ouïe.
De l'ouïe.
De l'ouïe.

Pas pour rien qu'il s'appelait Louis, ce ouistiti.

Louis XIV c'était pas lui.
Louis XIV n'avait pas d'ouïe.
La preuve, il ne disait jamais non à madame de Maintenon qui était laide comme un bubon et chantait faux le jour la nuit.

Louis XVI non plus c'était pas lui.
Louis XVI non plus n'avait pas d'ouïe, vu qu'on lui avait coupé le citron pendant la Grande Révolution pour le guérir des oreillons.

Il était né en Virginie *, ce ouistiti qui avait de l'ouïe.

Né d'un piano.
Né d'un banjo.
Ou peut-être d'un boléro

de Ravel.

Il aurait pu s'appeler Paul, lui qui était né en Virginie, mais il fut Louis et non pas Paul comme Louis Armstrong, ce génie.

Ce ouistiti qui avait de l'ouïe serait un génie lui aussi.

* Certains ne manqueront pas de faire remarquer que les ouistitis naissent rarement en Virginie. Sauf éventuellement au zoo. Ces zozos ont raison. Et après ? Qu'on les enferme au zoo en Virginie en compagnie de ouistitis, sapristi !

La plupart des humoristes actuels ne savent ni rire ni écrire.

Pierre MERLE

Sur mon chemin, j'ai rencontré...

par Odile DE JAEGERÈRE

SAUF QU'IL N'Y EUT ni chemin, ni route de Louviers, encore moins celle qui va de Nantes à Montaigu, la digue, la digue... la digue du cul !... Seul un très banal trajet en métro m'avait ramenée à la maison après une journée de travail tout à fait ordinaire.

Une lettre m'attendait.

Elle était envoyée de Nuits-Saint-Georges, où je ne connaissais personne. Le vin, oui bien sûr ; c'était sans doute une publicité pour un cru prestigieux, élégant et racé, nous promettant les plus chaudes ivresses.

Non, cette lettre à la belle écriture provenait de l'Abbaye de Cîteaux, marquée du sceau du Moyen Âge, de la rigueur de l'art roman et du silence. Elle était signée Père Robert !



Mais qui diable était cet homme venu de la profondeur des Nuits ? Pourquoi surgissait-il ainsi ? Je me rappelai alors confusément que, plusieurs semaines auparavant, j'avais répondu à une chaîne de cartes postales pour faire plaisir à mon ami Petit Pierre, rappelé en Algérie. Cela lui promettait un courrier nourri de je ne sais combien de cartes venues de tous les horizons. J'avais écrit, comme il était recommandé, à la dernière personne de la liste reçue, un moine dont j'avais aussitôt oublié l'existence tellement ni lui ni la démarche ne m'intéressaient.

D'ailleurs, hormis cette lettre, je n'ai reçu aucun autre courrier.

Mais cette lettre m'intriguait car, en dehors d'une simple formule de politesse, il y avait une analyse graphologique sidérante de vérité, s'appuyant sur les quelques mots que j'avais écrits. Qui se cachait donc derrière cette courte étude qui me démasquait ?

Poliment, je remerciai.

Une autre lettre arriva, je répondis, et nous fîmes ainsi connaissance : lui, le moine cloîtré dans son monastère, d'où il n'était jamais sorti ; et moi, la rebelle en rupture de ban, qui avait envoyé tout ce qui était religieux par-dessus les clochers... Quelle rencontre insolite !

De vocation tardive, le père Robert était un ancien journaliste dessinateur du journal *Paris Flirt*, rien que ça ! (Et moi de rire !) Il avait alors une bonne soixantaine d'années, c'était un vieux ! J'en avais vingt-cinq, portant allègrement mon métier de dessin – tiens quelle coïncidence ! – et plus difficilement mon cœur en écharpe. En quel tourment j'étais alors !

Les lettres se succédèrent, attentives, drôles, certaines comportant, pour être plus explicites, des petites bandes dessinées qui me touchaient plus que toutes les phrases réunies.

Nous nous sommes écrit pendant des années, sans nous être jamais vus ! Le temps m'avait apaisé.

Il était l'ami qui savait écouter. Puis un jour je suis allée jusqu'à ce monastère fantôme, et nous nous sommes découverts dans un grand éclat de rire. « Je te croyais grande ! » (Mon rêve !) Je l'avais imaginé autrement. Il était petit, maigre, avec des cheveux très blancs et de grands yeux d'un bleu... céleste ! Il boitait d'un bon pas lorsqu'il me conduisit au parloir, étrange silhouette en robe blanche et capuchon noir.

Je ne l'ai jamais revu...

Après cette rencontre, les lettres sont reparties de plus belle, et je les conserve... pieusement !

Un jour, j'ai reçu un courrier du prier me disant que mon père Robert était très malade et ne pouvait plus m'écrire. Beaucoup plus tard, j'ai appris avec une immense émotion qu'il était mort. Son originalité s'est exercée jusqu'au bout puisqu'il est mort en scène comme Molière, autrement dit il est tombé en célébrant la messe.

Bien des années se sont écoulées, j'ai largement dépassé la soixantaine du père Robert, en son temps révolu, mais en pensant à lui je sens un grand vent de jeunesse, une onde de rires, de pleurs aussi, et de réconfort. Il y a des rencontres ou, mieux, des accompagnements qui vous « rabibochent » avec l'indifférente humanité.

Soutenez l'édition et la librairie indépendantes

Adhérez à notre association La Lucarne des Écrivains

Pour tout renseignement
s'adresser à Jacques Cassaboïs
28, avenue des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromonville
jacques.cassaboïs@orange.fr

conditions d'adhésion
membre fondateur...1000 €
membre bienfaiteur...500 €
membre adhérent.....100 €

Pour adhérer,
pensez à indiquer
vos coordonnées :
adresse postale,
courriel et tél.

Samedi 6

(11 h-22 h)

dimanche 7 juin

(11 h-18 h)

À LA LUCARNE DES
ÉCRIVAINS

4^e mini-salon du livre d'artistes

avec les éd. Jacques BRÉMOND,
Marie-Paule LESAGE et ses mini
livres éléphantiques,
Marc VERNIER et les Livres
Objets du Farfadet,
Philippe QUEREL, Léonore
FANDOL et les éd. Double Je.

Présentation des artistes
le samedi 6 juin
à 20 heures.

« Revenez avec un titre »

« Revenez avec un titre. » Voilà ce que l'adolescente a entendu à la bibliothèque municipale ce matin. Ce que l'on entend fréquemment dans la bouche des libraires lorsqu'on ne sait pas quel livre on cherche... Un titre justement, voilà ce que l'on voudrait. Que les libraires et les bibliothécaires sortent de leurs cartons, de leurs écrans, de leurs rayons et même de leurs gonds pour nous dire ce qu'ils aiment lire, eux... On veut être séduits – littéralement « conduits sur un autre chemin ». Quand j'arrive à la librairie bredouille, c'est pour ne pas le rester. Car, si j'ai déjà le titre du livre, je n'ai plus besoin du libraire, il me suffit de clavier à n'importe quelle heure. Cela devient mon affaire.

Si je veux un libraire, aujourd'hui, c'est pour qu'il m'apporte ce que je ne sais pas. Je ne parle pas de la rentrée littéraire, les titres qui s'arracheront (et je n'irai pas lécher vos vitrines...) Je parle des autres titres, ceux qui ne sont pas dans toutes les bouches, les vraies découvertes proposées par la petite édition.

Vous désirez ? Si je savais ! Je veux que l'on me donne envie de lire... Voilà la vraie affaire.

Isabel ASUNSOLO

AGENDA

Parutions

- Aux éditions de l'Archipel : *Bréviaire du misogynie* de Pierre MERLE.
- Chez Leduc.s : *Êtes-vous devenu sage en prenant de l'âge ?* de Paul DESALMAND et Carmela DI MARTINE, une « compilation intelligente » sur les seniors.
- Chez Arcadia : *Les Fils d'Ariane*, 2^e roman de Paul DESALMAND.
- Aux éditions L'improviste, réédition meilleur marché d'*Une enfance traquée* de Claudine BURINOVICI-HERBOMEL, avec photos en couverture et autres.
- Aux éditions Bernard Pascuitola : *Le Supplice du plan* de Didier NORDON.
- Aux éd. La Rivière échappée : *La Nuit d'un seul* de Mathieu BROUSSEAU.
- Aux éditions du Revif : *Ballade des vaches guerrières* de Marco Bosonetto, trad. de l'italien par Dominique Vittoz.

Événements

- Claude DUNETON joue *Caresse au Chat Noir* aux Jeudis de Legrand le 28 mai, à 20 h 30, au 4 rue des Petits-Champs (entrée par la rue Vivienne), Paris II^e (métro Bourse).
- Didier NORDON présentera *Le Supplice du plan* samedi 6 juin, à 17 h 30, à la librairie Lettre Ouverte, 213 rue de la Convention, Paris XV^e.
- Les représentations du *Cadavre du Blanc* de Bruno TESTA, avec Arlette Nourly et Robin Frédéric, dans la mise en scène de Françoise Lepoix et les lumières de Michaël Serejnikoff, continuent jusqu'au 30 mai inclus au Théâtre des Déchargeurs, 3 rue des Déchargeurs, Paris I^{er} (métro Châtelet).
- Du 22 au 24 mai, la *Gazette* sera aussi en vente au stand F2 des éditions Espaces 34, au 5^e Salon du Théâtre et de l'Édition théâtrale, place Saint-Sulpice, Paris VI^e.

EXPOSITIONS À

LA LUCARNE

Toiles et sous-verres de
CLAUDE BUIN, réalisés à
partir du tempo du texte
de Matthieu Messagier,
Les Transfigurations, paru
aux éd. du Castor Astral
en 2004

Claude Buin

du 1^{er} au 14 juin
vernissage et lecture
vendredi 5 juin



Michèle Rouhet

PHOTOGRAPHIES

jusqu'au 30 mai

Photographe amateur passionnée par la nature, ses jeux de lumière et de formes, ses frémissements, MICHÈLE ROUHET présente ici ses photos de nature, et d'autres sur le processus de transformation des anciens Moulins de Pantin.

fleurs de
Jean-Jacques
GRAND



L'âge où on partage
tout est généralement
l'âge où l'on a rien.

Alphonse KARR

Tabac

par Yves REYNAUD

Je ne sais plus quand je suis mort.
Un cancer du poumon, ça fatigue !
On m'a enterré par un magnifique matin de printemps,
dans un vieux cimetière de campagne
envahi par une végétation luxuriante.
Quand tout le monde a été parti, j'ai pensé :
« Maintenant, je vais enfin pouvoir respirer ! »
Et je me suis tout de suite endormi, paisiblement.
J'avais l'éternité pour me reposer.
J'ai été réveillé par des bruissements, des grincements furtifs.
Je me suis glissé par une fissure
et j'ai jeté un regard dehors.
Les morts avaient profité du beau temps pour sortir des caveaux.
Appuyés contre les pierres tombales,
ils fumaient nonchalamment des cigarettes,
les yeux perdus dans le vague.
Ils ne parlaient pas.
C'est à peine si de temps en temps ils échangeaient entre voisins
un signe discret, un sourire.
On aurait dit qu'ils faisaient une pause,
reprenant leur souffle entre deux plages d'éternité.
Une vieille femme m'a lancé un « bonjour » d'un petit clin d'œil.
Elle m'a offert quelques bouffées de tabac blond.
En me recouchant, je me suis senti incroyablement gai.
J'avais envie de rire sans savoir pourquoi.
J'étais réconcilié avec la vie.

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à :
Jacques Cassaboïs (La Lucarne des Écrivains) 28, av. des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromonville.

nom..... prénom

adresse.....

ville..... code postal

courriel

tél.....

Je m'abonne pour un an à la *Gazette*, soit 25 €.
Ci-joint un chèque de libellé à l'ordre de La Lucarne des Écrivains.

À LA LIBRAIRIE

calendrier

Mer. 20 mai, Histoire, histoires... avec les éditions Al Manar : Martine LE COZ pour *La Couronne de vent*, Aïcha ARNAOUT et Alain GORIUS pour *La Fontaine*.

Ven. 22 mai, spectacle *Tangos, slams et coplas*, avec Miguel Angel SEVILLA, accompagné à la guitare par Christelle SÉRY.

Sam. 23 mai, lecture-spectacle : *Portraits cruels* de Dominique HENNEGRAVE, interprétés par Dominique CHARPENTIER ; en 2^e partie, Jean GUIZERIX pour *Le Moulin de Jerry*.

Lun. 25 mai, Pouvoir d'achat, pouvoir de vivre, avec Jean-Marc GOVERNATORI, représentant L'alliance écologique indépendante, pour son livre *Doubler son pouvoir d'achat*.

Mer. 27 mai, soirée André Beucler/Georges Hyvernaud avec G. DURLIAT et R. BEUCLER.

Jeu. 28 mai, La sagesse de l'amour, Contes avec Michèle ROUHET, conteuse, et Anne LEBARON, accordéoniste et flûtiste.

Sam. 30 mai, Femmes et diables, soirée contes avec Françoise VIGLA et Éric COGET.

Mar. 2 juin, L'année poétique 2009, avec l'éditeur Bruno DOUCEY (Seghers), les anthologistes Jean-Luc MAXENCE, Pierre MAUBÉ et Patrice DELBOURG.

Jeu. 4 juin, soirée cambodgienne avec Dane CUYPERS, *Tourments et merveilles en pays khmer*.

Ven. 5 juin, soirée Matthieu Messagier avec une lecture d'extraits des *Transfigurations* et de *Sorbets & sentiments* par Philippe RAYNAUD.

Sam. 6 juin, présentation des artistes du 4^e mini-salon du livre d'artiste (cf. annonce p. 11).

Mer. 10 juin, soirée *Poésie/première*, revue poético-littéraire, avec J.-P. GIRAUX, P. BIGET, G. CHATY et J. PERSINI-PANORIAS.

Jeu. 11 juin, Maram AL-MASRI présentera le poète Matthias VINCENOT.

Ven. 12 juin, Art et nouvelles, avec les éditions du Chemin de fer : François GROSSO, Pascale GIBOURG et Nathalie CONSTANS.

Sam. 13 juin, soirée Verso, revue littéraire animée par Alain WEXLER, avec Evelyne MORIN, David ROMAIN, André-Louis ALIANOT...

Toutes les soirées sont à 19 h 30.

expositions

Du 11 au 30 mai, photos de Michèle ROUHET.

Du 1^{er} au 14 juin, peintures de Claude BUIN.
Vernissage le ven. 5 juin à partir de 18 heures.

La Gazette de la Lucarne
rédaction et administration
32 avenue de Flandre, 75019 Paris
maître de menus plaisirs : Arnel Louis
ancêtre délégué : Jordan Le Nolain
illustrateur : Jean-Jacques Grand
fée rédactionnelle : Gisèle Joly
lalucarnedesecrivains@alicepro.fr